Natacha Henry

Frapper n'est pas aimer

Enquête sur les violences conjugales en France

DENOËL IMPACTS

Extrait de la publication

Frapper n’est pas aimer

DE LA MÊME AUTEURE

Dites-le avec des femmes, le sexisme ordinaire dans les médias, CFD/AFJ, 1999 (collectif)

Les « Mecs lourds » ou le Paternalisme lubrique, Robert Laffont, 2003

Marthe Richard, l'aventurière des maisons closes, Punctum, 2006

Exciseuse, City éditions, 2007 (avec Linda Weil-Curiel)

Les filles faciles n'existent pas, Michalon, 2008

Ces femmes qui ont fait la France, City éditions, 2009

Extrait de la publication

Natacha Henry

Frapper n'est pas aimer

Enquête sur les violences conjugales en France

DENOËL IMPACTS

Extrait de la publication

Tous les prénoms des victimes rencontrées et citées ont été changés, ainsi que les apparences physiques, le nombre d'enfants, la situation professionnelle, les dates, les âges.

Les victimes dont l'histoire est déjà parue dans la presse, ainsi que leurs agresseurs, n'apparaissent que sous l'initiale de leur nom de famille, même lorsque l'affaire est juridiquement close (sauf pour deux affaires très médiatisées où conserver l'anonymat aurait été absurde). Ceci pour ne pas bouleverser encore la vie quotidienne de leurs enfants ou de leurs proches.

Enfin, certaines personnes qui travaillent avec les femmes victimes de violences conjugales ont préféré rester anonymes.

Les associations spécialisées qui ont accueilli l'auteure, en particulier Halte aide aux femmes battues à Paris, et l'Escale dans les Hauts-de-Seine, sont membres de la Fédération nationale solidarité femmes (FNSF).

Les récits des faits divers sont tirés de la presse nationale (*Le Figaro*, *France-Soir*, *Le Journal du dimanche*, *Libération*, *Métro*, *Le Monde*, *20 minutes*, *Le Parisien-Aujourd'hui en France*) et régionale (*L'Aisne nouvelle*, *L'Avenir de l'Artois*, *Le Courrier picard*, *Le Dauphiné*, *La Dépêche*, *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, *France-Antilles*, *La Gazette ariégeoise*, *La Manche libre*, *Midi libre*, *La Montagne*, *Nice-Matin*, *Nord Littoral*, *La Nouvelle République*, *Ouest-France*, *Paris Normandie*, *Le Progrès*, *La Semaine dans le Boulonnais*, *Sud-Ouest*, *Le Télégramme*, *L'Union*, *La Voix du Nord*).

© Éditions Denoël, 2010.

Extrait de la publication

Avant-propos

Il était une fois en France des centaines de milliers de femmes et d'enfants victimes d'un terrible fléau : les violences conjugales. Blessées moralement et physiquement, ces femmes vivaient dans la peur des coups et dans l'espoir que les choses s'arrangeraient. Mais malgré leurs efforts, leurs conjoints trouvaient toujours à redire :

« Tu fais vraiment n'importe quoi ! Tu n'es qu'une grosse conne ! »

Au début, c'était surtout verbal. Ils les critiquaient et ils contrôlaient leurs fréquentations, leurs SMS et leurs dépenses. Parfois, ils s'excusaient. Et puis un jour, ils tapaient. Beaucoup de femmes étaient rudement battues. Nez, dents, côtes et bras cassés, fractures, œil tuméfié, mains ébouillantées, tympans éclatés, coups de couteau ou de marteau… Elles étaient isolées, désespérées, inquiètes. Leurs enfants aussi. Que faire ? Presque tous les jours dans les journaux, on lisait qu'une femme avait été assassinée par l'homme avec lequel elle vivait ou qu'elle avait quitté. C'était dur de rester, mais c'était dangereux de partir. Ce qu'il leur fallait, c'était pouvoir trouver de l'aide.

Extrait de la publication

Heureusement, les féministes avaient compris le problème. À leurs yeux, l'égalité entre les hommes et les femmes passait par l'éducation :

« Des campagnes de prévention contre le sexisme ! »

« Des cours sur l'égalité dans les écoles et les collèges ! »

« Il faut lutter contre la domination et les discriminations ! »

Et de rêver du jour où ces choses-là ne figureraient plus que dans les livres d'histoire. En attendant, réunies en associations, elles avaient ouvert des accueils de jour et des foyers. On proposait aux femmes une écoute, des conseils juridiques, un soutien psychologique, parfois même un toit. On leur disait :

« Je vous crois. »

Et encore :

« On va vous aider avec les procédures et les démarches. »

Comme les petits ne sortaient pas indemnes de ces parcours cauchemardesques, on recevait aussi les enfants.

En même temps, les associations travaillaient avec les forces de l'ordre et les tribunaux, les services d'aide sociale et d'aide à l'enfance, les centres de santé et les hôpitaux, les pouvoirs publics, pour constituer ce que l'on appelait un réseau de partenaires. Avec elles, un certain nombre de médecins, commissaires de police, gendarmes, assistantes sociales, juges, juristes, maires et parlementaires bousculaient les traditions. Par exemple, comme il semblait injuste que les femmes se retrouvent à la rue sans rien, la loi obligeait enfin les hommes violents à quitter le domicile conjugal. Ce qui n'allait pas sans risque. Il

Extrait de la publication

fallait sans relâche améliorer la prise en charge des victimes, leur protection et l'arsenal juridique.

Ainsi rassurées, renseignées et renforcées, ces femmes avaient une chance d'entreprendre, et leurs enfants aussi, le long chemin vers la liberté.

Ce livre est dédié aux féministes qui sauvent des vies.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Mon cerveau, il brûle »

J'ai été admise comme une sœur dans les foyers qui reçoivent les femmes victimes de violences conjugales. Avec mon cahier à spirale et mon stylo, j'ai pu m'asseoir parmi elles et me fondre dans le décor. J'ai eu une chance inestimable car cette porte est d'ordinaire fermée.

Ici, les accueils collectifs permettent aux femmes de partager leurs expériences. Non seulement elles peuvent s'exprimer en toute confiance, mais elles prennent aussi conscience qu'elles ne sont pas seules à connaître les violences conjugales.

Cet après-midi, comme chaque semaine, une chargée d'accueil reçoit quelques femmes pour qu'elles parlent librement. Mais ici, ce n'est pas un lieu où l'on s'épanche. On ne vient pas pour souffrir en public et gagner la pitié de l'auditoire. Le but, c'est de progresser, de comprendre son chemin, celui qui a été parcouru et celui qui reste à faire. Parler sans tabou, c'est déjà faire une pause. Se sentir soutenue. Moins seule. La chargée d'accueil a préparé du thé et du café. Le sucre roux est dans un sachet en plastique, « à cause des souris ». La pièce n'est pas grande, mais elle est chaleureuse, avec ses fauteuils bleus et rouges, un tapis

Extrait de la publication

où est dessinée une marelle. Quatre femmes sont venues. Elles se voient ici régulièrement. Mme B. est divorcée ; les autres vivent encore avec leur conjoint violent.

La chargée d'accueil remarque que Mme B., une blonde tout en noir, très maquillée, fait grise mine.

« Ça n'a pas l'air d'aller fort, madame B.

— Non, j'ai mal partout. Et au moral aussi. Il n'arrête pas de m'appeler et de me laisser des messages. Je n'en peux plus. Je me sens très malade. Sans appartement, sans les revenus nécessaires, sans la santé, je me demande ce que je vais devenir. Je bois des calmants, mais je ne dors pas. Mon cerveau, il brûle.

— C'est depuis l'audience ?

— Ça fait deux ans que j'attends une lueur d'espoir. Mais rien.

— La justice, c'est toujours très long, tente la chargée d'accueil.

— J'essaie de camoufler, reprend Mme B., mais ça ne va pas. Je suis seule. Je suis malheureuse d'une autre façon. Il monte la tête des flics contre moi, il leur dit qu'il veut me récupérer. J'ai été maltraitée comme un chien. Je ne sais pas quand je pourrai être un être humain comme tout le monde.

— Et si vous vous projetiez ?

— Je voudrais avoir un chez-moi. Parce que même la chambre d'hôtel, elle n'est pas à moi. »

Son portable n'arrête pas de sonner. Elle le sort de son sac.

« C'est lui. »

Elle se met à pleurer. Les autres la regardent avec tendresse.

Extrait de la publication

« Vous en êtes où avec les demandes de logement ? reprend la chargée d'accueil.

— J'ai déposé un dossier à la mairie.

— Il faut refaire un dossier, l'association va vous aider. »

Le portable sonne encore.

« Quand il vous appelle, dit la chargée d'accueil, c'est pour vous faire craquer.

— Il fait toujours son cinéma : "Ma chérie, reviens, je ne peux pas vivre sans toi."

— Ça vous fait quoi ?

— Je suis très énervée. Pour lui, je suis comme un objet qu'on jette et qu'on reprend. Il veut qu'on essaye encore. Mais je le connais.

— C'est un égoïste, dit l'une des femmes.

— Puisqu'il raconte toujours la même chose, reprend la chargée d'accueil, c'est là que vous pouvez mesurer les pas que vous avez faits.

— J'en ai marre d'être gentille. Maintenant, je réponds. Alors il me traite de folle. Moi, je n'ai pas le droit de dire non.

— Vous étiez jeune quand vous l'avez rencontré ?

— J'avais dix-huit ans. Je sais qu'il m'a dominée tout de suite. Il m'a fait peur tout de suite. Je me souviens de la première fois qu'il m'a frappée. Je faisais la vaisselle. Il m'a donné une gifle parce que j'utilisais trop de liquide vaisselle. Il disait : "Je vais te dresser, je vais t'apprendre à vivre." Même devant sa famille, si on parlait de quelque chose, par exemple d'un projet de vacances, il disait : "Tu la fermes !"

Extrait de la publication

— Ça commence par les détails du quotidien, remarque la chargée d'accueil.

— Après, finit Mme B., il m'enfermait à double tour. Il partait le matin et il prenait avec lui tous mes papiers. J'étais comme une esclave.

— Vous dites que vous ne voyez pas la lumière, mais au regard de tout ce qu'il y a derrière, vous avez parcouru un beau chemin.

— Oui, mais il y a la galère.

— Vous pouvez recevoir à l'hôtel ?

— C'est trop petit. La chambre, c'est 9 mètres carrés. Heureusement qu'il y a une douche. »

Elle marque une pause et continue :

« Une dame riche me donne des vêtements. Elle m'a vue rentrer dans l'hôtel et elle m'a parlé. Je lui ai dit que je suis partie de chez moi. Elle me rapporte de belles choses. J'ai l'air riche alors que je ne le suis pas ! »

On sourit. Ça va mieux.

« Véronique, ça fait trois semaines qu'on ne l'a pas vue, remarque Mme J.

— On ne sait pas trop ce qui se passe, ajoute Mme B. Je ne sais pas trop ce qu'elle a comme problèmes.

— On a échangé nos numéros de téléphone, dit Mme J., mais elle ne m'a pas appelée.

— Vous vous inquiétez ? demande la chargée d'accueil.

— Je m'inquiète pour sa santé, répond Mme B. »

La chargée d'accueil prend des notes et puis elle se tourne vers Mme P., une femme brune en tailleur, avec des lunettes rondes et un accent du Sud.

« Et vous, madame P., comment ça va ?

— Je suis bientôt en vacances.

Extrait de la publication

— Vous allez partir un peu ?

— Non, parce que j'attends la lettre pour un appartement. J'ai peur qu'il cache la lettre.

— Mais vous devez vous reposer !

— J'irai le matin chez ma cousine, et je rentrerai le soir.

— Pourquoi ne dormez-vous pas chez elle ?

— Il ne voudra jamais. Il ne sait même pas que je vais chez elle.

— Vous avez peur ?

— Oui, il a quand même un couteau sur lui.

— Tu ne peux même pas te trouver un petit copain ! dit Mme B. Même pas un tout petit petit petit copain ! »

On rigole devant cette drôle d'expression et le téléphone de Mme P. se met à sonner.

« C'est mon mari. »

Elle ne répond pas.

« Vous avez combien en salaire ? demande la chargée d'accueil.

— 1 200 euros par mois. Je peux payer un loyer de 380 euros.

— Moi, dit tout à coup Mme J., quand j'aurai mes papiers, j'irai porter plainte. Mais j'ai trop peur d'entrer au commissariat et de ressortir à l'aéroport. Une fois, il m'a griffée au visage. Je suis allée à la pharmacie pour acheter une pommade cicatrisante. La pharmacienne m'a demandé ce qui s'était passé. J'ai dit : "C'est un enfant, en jouant." Elle ne m'a pas crue et elle m'a dit : "Voulez-vous que j'appelle la police ?" Je me suis enfuie de la pharmacie. Au travail, j'ai raconté que je m'étais cognée à la fenêtre.

Extrait de la publication

— Vous avez fait une main courante ?

— Il paraît qu'on ne prend plus de main courante à la police. Que des plaintes.

— C'est parce qu'une femme a été tuée après dix-sept mains courantes, explique Mme P.

— Vous êtes en France depuis combien de temps ? demande la chargée d'accueil à Mme J.

— Six ans. Je ne veux pas rentrer au bled. Mon beau-frère, il fait mettre le foulard à ma sœur. Avant, il battait ma sœur si elle était en pantalon. Je ne peux pas retourner là-bas.

— Vous êtes la seule de la famille à réfléchir différemment ?

— Oui, depuis toujours ! Tout ce qu'ils veulent, c'est mon argent. Ils me disent : "Tu es en France et tu n'as pas d'argent ? La fille de Mme Unetelle, elle a un 4 × 4 !"

— Vous avez mis la distance géographique, il faut mettre la distance psychique.

— Ici au moins, se réjouit Mme B., on a le droit de vivre seule.

— Oui, répond Mme J., parce que si je rentre là-bas ils vont me trouver un mari. Alors je fais des heures de ménage, mais j'aimerais travailler plus. J'ai mis une annonce sur les poteaux et à la boulangerie. Une dame m'a appelée. Elle m'a dit : "Je cherche une fille qui ne connaît personne ici, qui vient d'arriver et qui n'a pas de papiers."

— C'est de l'esclavage ! s'insurge Mme B.

— Vous avez dit non ? vérifie la chargée d'accueil.

— J'ai dit que j'allais voir si je connaissais quelqu'un, répond honteusement Mme J.

— Vous dites non parfois ?

— Pas souvent.

— Il faut rester vigilantes.

— Oui, dit Mme B., il y a des rapaces et nous sommes des proies faciles. »

Extrait de la publication

RESTER

PARTIR

8. Comment elles partent 157

L'atelier couture, 9 mars 197

9. La police 199

L'atelier couture, 15 mars 225

10. Les tribunaux 229

REVIVRE

11. Les enfants après la séparation 265

12. Où vivre ? 279

13. Estime de soi 292

Conclusion 309

Ressources 313

Remerciements 315

Extrait de la publication

Frapper n'est pas aimer Natacha Henry

Cette édition électronique du livre
Frapper n'est pas aimer de *Natacha Henry*
a été réalisée le 20 décembre 2010
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Normandie-Roto
(ISBN : 9782207108710).
Code Sodis : N44413 - ISBN : 9782207108734
Numéro d'édition : 175684

Extrait de la publication